

NOS DÉBATS - NOS DÉBATS - NOS DÉBATS

L'anarchie devant l'objecteur

Le problème des objecteurs de conscience est d'ordre essentiellement personnel. Il concerne l'individu en tant que l'individu se pense comme personne autonome dans un contexte social qui heurte son comportement. En ce sens, l'objection de conscience est anarchiste même si l'objecteur ne l'est pas.

par Ch.-Aug. BONTEMPS

Cette fois est en prison et, de lui, le faire à partir d'une position idéologique particulière, c'est substituer un sectarisme à un autre, c'est raisonner comme de leur point de vue raisonnent les pouvoirs.

Voici la Ve face à ses ultras

D'une part, les Européens, sensibilisés par les attentats terroristes de l'Algérie, se sont insurgés à l'appel des organisations activistes dans un refus, maintenant proclamé, de la politique d'autodétermination, inévitabile achèvement vers l'abandon — ce qui est exact.

Fera-t-on éclater la bombe française ?

(Suite de la page 1)

Le révérend Scott, chef moral de cette expédition refusée de sa soumettre et demanda que sa réponse fut donnée au gouvernement de Ouagadougou, avec sa demande de poursuivre le voyage qu'il s'était assigné.

Le mensonge de la stabilité

(Suite de la page 1)

ger d'une façon impérative, par la grave au besoin, que tous les bénéfices des entreprises soient consacrés d'abord à la baisse des prix, des produits créés par ces entreprises, et ensuite à la réalisation d'un programme d'action des travailleurs.

considérant ne plus pouvoir attendre et décidant de poursuivre son voyage.

Après six jours, devant le refus des forces policières de transmettre une lettre adressée au président de la République de la Haute-Volta, les manifestants se replièrent à Bolgatanga, au Ghana, généralement escortés par la gendarmerie jusqu'à la frontière.

FORMES ET TENDANCES DE L'ANARCHIE

X. — (Suite) LE PASSAGE

Aussi cette perspective mythique constitue-t-elle une inappréciable source d'énergie : toutes les forces vitales qui ne peuvent se donner libre cours dans le piège quotidien d'une civilisation vacillante et gangrénée par l'inflation des pouvoirs politiques s'expriment au travers d'elle. Un mythe authentique, loin d'être une mystification, répond à une nécessité naturelle.

Ombres et lumières

BORDEAUX-VARSOVIE EN AUTO-STOP

DEPUIS la « Libération » les jeunes du monde entier (du monde occidental) voyagent peu ou prou en auto-stop, au point que ce mode de transport, d'abord aventureux, est devenu banal.

LIBERTÉ DE PAROLE

Parmi les questions que nous nous posons avant de partir, une primait toutes les autres. Pourrions-nous discuter librement avec les Polonais ? La réponse a été plus qu'affirmative, puisque la Pologne est sûrement le pays de démocratie populaire où les habitants s'expriment le plus librement.

LE PROBLÈME RELIGIEUX

Les moins qu'on en puisse dire est qu'il est stupide d'établir un régime qui s'appuie sur une idéologie matérialiste, dans un pays dont 98 % des habitants sont baptisés dans le rite catholique et 80 % pratiquants.

CAUSE DU MARASME ÉCONOMIQUE

1° La guerre a porté un coup terrible à l'économie polonaise, les rouleurs compresseurs et armées allemandes et russes ayant passé plusieurs fois dans les deux sens. C'est déjà un terrible handicap pour un pays de devoir reconstruire entièrement sa capitale.

LE STOP EN POLOGNE

Si jusque-là l'auto-stop, même en Allemagne de l'Est, s'était montré facile, l'inconnu nous attendait sur les routes polonaises. Contre toute attente nous en étions pour nos frais d'appréhension.

RÉGIME DES PARTIS

On a coutume de dire que les pays satellites de l'U.R.S.S. (et l'U.R.S.S. elle-même) sont soumis au régime du parti unique. Eh bien pour la Pologne, ce n'est pas vrai ! Pour les élections au Parlement-fantôme, qui sert de façade au parti communiste, les électeurs ont le choix entre trois partis.

LA SITUATION ÉCONOMIQUE

Repas minimum 200-300
Montre 24.000
Tente 20.000
Bicyclette 30.000
Télévision 120.000-140.000
Cinéma : 1re et 2e cat. 240
Coiffeur 120
Journal quotidien 10
Tram 10
Cigarettes 60-100

L'ALCOOLISME

Il est devenu banal d'en parler. Je ne peux apporter ici que le témoignage de l'ancien ouvrier polonais est : « Comment faites-vous pour vous en sortir ? » Les réponses étaient variées mais toutes justifiées par l'importance relative du secteur de l'économie qui reste dans le domaine privé.

...sur la Pologne

fraudent le fisc et les assurances sociales. Enfin le vol qui sévit à l'état de fléau national est pratiqué d'une manière générale. Tout le monde vole tout le monde.

LE PACIFISTE

J'ai peu connu Albert Camus, trop peu connu (on connaît toujours trop peu de tels hommes).
Faut-il ajouter que, si rare, que furent nos rapports, ils n'ont pu me laisser insensible à sa claire intelligence, à sa simplicité et à son sens de l'humain.
C'est qu'à l'inverse de beaucoup de ces individualités chez qui les connaissances surpassent la sensibilité, dont l'humanisme dessèche l'humain, rien chez Camus ne pouvait étouffer l'homme.

par Maurice LAISANT

embrigader, de laisser regner sa personnalité vivante aux limites d'un parti, d'une secte ou d'un clan.
Ce refus on le lui jettera au visage comme un reproche, comme un désintéressement de la question sociale.

Cependant dans le même temps on cette pitoyable accusation lui était imputée, il répondait spontanément à l'appel des Forces Libres de la Paix poursuivies pour leur action contre la guerre d'Indochine.

Avec le calme courage qui lui était coutumier, il témoignait devant les robots de la justice et sa parole passait au-dessus de leurs têtes et de leur enlèvement.

Il dénonçait le danger guerrier, déplorait les trop rares hommes qui se dressent contre lui, et disait sa solidarité pour leur idéal et leur combat.
Quelques années plus tard, lorsque Lécot lança son comité pour le Statut Légal de l'Objection de conscience, c'est encore à lui qu'il s'adressa pour en faire partie, et une fois de plus Camus répondit « présent ».

On sait les multiples lettres adressées au gouvernement pour lui arracher une mesure de justice et pour tirer de ses geôles les hommes qui ont dit « Non ! », ces multiples lettres dont il était co-signataire et dont certaines portèrent par endroit sa griffe comme une marque de sa présence.

Aujourd'hui on Camus n'est plus, combien son vide est grand pour tous ceux qui veulent la Paix et qui attendent pour elle !
Combien on le sent e vide entre nous tous ! Ce vide que l'on voudrait combler par plus d'énergie, plus de désintéressement, plus d'amour pour la cause des hommes et pour l'homme lui-même.

Chacun voudrait dire son deuil de celui que nous perdons et en le faisant aujourd'hui, j'ai le sentiment de reconnaître la dette de tous les pacifistes envers celui qui fut plus qu'un grand homme : un homme !

L'HOMME DANS LA CITÉ

ALBERT CAMUS me parlait avec sympathie de Maurice Joyeux et des libertaires. Il tenait peut-être de son sang espagnol cette fierté un peu embrasée qui est celle de beaucoup d'hommes libres. Plus qu'un grand moraliste dans la tradition française, il fut sans doute un homme de sensibilité, à l'espagnole. Et ce qu'il sentait, et qu'il a exprimé comme personne n'avait su le faire, c'est l'extrême respect dû à chaque individu, fut-il le plus humble.

Il n'y avait aucun fossé entre l'homme et l'écrivain. Aussi tout ce que l'on essaye d'écrire sur lui, maintenant, paraît faux, emprunté. Un être vivant ne se laisse pas enfermer en quelques phrases.

Ceux qui l'approchaient, même s'ils n'avaient pas lu ses livres, même s'ils étaient très loin, par goût ou par nécessité, de l'univers des livres, comprennent parfaitement qui était Camus, et se trouvaient reconfortés et enrichis par son contact.

par Roger GRENIER

Ceux qui le lisent sans avoir le privilège de connaître l'homme se précipitent à l'aimer comme quelque'un de très proche.
Beaucoup d'écrivains méritent l'admiration. Mais combien y en a-t-il que l'on aime ? Camus avait su gagner les cœurs sans céder jamais à la moindre complaisance, parce qu'il avait consacré toute sa pensée, toute son œuvre, à chercher pour nous tous, des raisons de vivre.



Les deux photos inédites d'Albert Camus illustrant cette page nous ont été gracieusement prêtées par notre ami Roger Grenier.

CAMUS, L'ESPAGNOL

POUR Albert Camus, passionné de liberté, la souffrance des peuples tombés sous le totalitarisme constituait une préoccupation essentielle ; leur infortune le touchait profondément et sans s'arrêter devant des considérations opportunistes, il ne pouvait toujours faire face aux conséquences ou sa solidarité envers les victimes pouvait l'entraîner. Ainsi, nous l'avons vu depuis les jours d'Espagne de la Libération, se lever contre les abus commis par les staliniens dans la moitié de l'Europe, ou s'attaquer à ceux qui par commodité ou par convenances politiques voulaient se taire ou adopter à l'occasion des attitudes complaisantes. Mais cette préoccupation, si justifiée par tout esprit sensible, n'était pas la seule qui retenait l'attention d'Albert Camus : le totalitarisme concernait près de nous d'autres formes concrètes, peut-être plus hypothétiques, et il fallait le dénoncer, le combattre avec une pareille énergie.

Ses éditoriaux de « Combat » sont déjà un premier témoignage de cette double bataille contre le totalitarisme. Et de l'une ou de l'autre, couler, qui devait mener toute sa vie, par-dessus les surcroûtes de parti et des troubles raisons d'Etat. Avec d'autres ou seul, Albert Camus ne put jamais tarir l'angoisse que ce monstre à deux têtes lui produisait. Plus encore, il voulait toujours éviter la confusion : « Je n'exercerai pas cette peste, à l'ouest de l'Europe parce qu'elle exerce ses ravages à l'est, sur de plus grandes étendues ».

par F. GOMEZ PELAEZ

Mieux qu'un guide, — et il le fut pour certains —, Albert Camus fut un exemple. Dans ce sens, sa perte dépasse le cadre littéraire et atteint toute l'avant-garde sociale par-dessus les frontières. Mais cette perte est plus profondément ressentie dans ce peuple d'Espagne qui l'a toujours, et pour lequel il fut l'ami loyal et le défenseur le plus résolu. Ne l'avait-il pas prouvé cent fois au cours de ces années difficiles, où l'abandon des principes, le renoncement des promesses amenèrent à la reconnaissance de Franco et à ouvrir à des représentants les portes de toutes les organisations internationales ?

C'est à cette fidélité, et pas seulement au grand écrivain, que nous nous devons de rendre hommage. Grâce à lui et à quelques-uns comme lui, sur ce chemin d'épines qu'est l'exil, nous avons retrouvé un peu d'humanité pour persévérer dans notre lutte. Disons même que Camus, avec sa fermeté, n'était pas seulement un appui sentimental, mais un compagnon, avec les mêmes inquiétudes, qui ressentait comme l'avait fait un réfugié, et souvent mieux, puisque, dans son esprit, il ne fit la moindre concession aux gouvernements complaisants de la tyrannie.

Personnellement, je n'oublierai pas les entrevues que j'ai eues avec lui depuis ces jours déjà lointains, où nous faisons campagne dans les colonies de « Solidaridad Obrera » pour la libération des Espagnols antifascistes séquestrés à Karaganda. Son indépendance de jugement lui permit à cette occasion de justifier d'Asier de la Vigerie qui, prenant prétexte des horreurs du phalangisme, voulait excuser l'opprobre moscovite. De même, il reprit Gabriel Marcell, mécontent de l'Etat de siège, et qui aurait voulu justifier le régime de Franco en remarquant que celui de Staline était pire. Sur ce terrain, Albert Camus n'admettait pas d'hésitations : c'était un cas-pas-dilemme ou « fellow-travelers » qui prétendaient le mépriser n'ont d'autre but que de faire passer sa pensée, et encore moins de se mesurer avec lui. Plus que tout pour les campagnes d'aide — celle de la greve générale de Barcelone — pour l'opération de secours à celle qui précéda l'entrée de l'Unesco —, Albert Camus fut toujours le premier, le véritable, l'indispensable animateur.

Disparu aujourd'hui, nous ne nous laisserons pas abattre par la douleur et croire que nous devons manquer à l'avenir de soutiens dans le monde intellectuel, mais nous devons nous souvenir qu'Albert Camus puisse être remplacé dans ce qui valait son amitié, cette amitié sincère qui ne demandait pas de contrepartie, qui était faite d'abnégation, et se fondait dans la conscience d'un devoir qui lui-même restait ainsi : « Le monde où le vie me régnait, mais je me sens solidaire des hommes qui y souffrent ».

Le monde incertaine

Des Lettres et des Arts

ALBERT CAMUS ou les chemins difficiles

L'EMOTION s'apaise et la pensée n'a pas encore eu le temps de mesurer le vide que l'écrivain laisse derrière lui. Son image a quitté l'actualité pour se réfugier entre les pages des revues savantes qui présentent les opinions, inventent les styles, décident de l'immortalité.

Dans ce journal, qui fut parfois le reflet de ses pensées, il nous faut à notre tour essayer de dégager de son œuvre quelques idées essentielles sur lesquelles la presse fut unanime à faire le silence.

La presse littéraire a surtout insisté sur l'artiste au langage robuste, à la phrase longue, sur le moraliste. La presse, les hebdomadaires de gauche se sont gravement interrogés sur la portée de son œuvre philosophique. Les uns comme les autres ont insisté sur l'aspect solitaire de son message, car pour les uns comme pour les autres refuser de choisir entre les clans est faire œuvre de solitaire. En réalité, si l'écrivain avait résolulement refusé de se laisser agripper, il ne fut jamais isolé. Les milliers de lecteurs ou se mêlèrent tout ce qui avait une fois pour toutes refusé la bestialité, lui firent un cortège singulièrement plus dense que les cohortes du « Flore » qu'il avait parait-il perdues.

Albert Camus avait choisi les chemins les plus difficiles en s'interdisant de séparer le comportement de l'homme de son action révolutionnaire. En touchant du doigt les iniquités, il devait dresser contre lui ceux qui arbrèrent leur confort intellectuel à l'ombre des religions politiques au nom desquelles ces iniquités se perpétuent. Le premier, il avait dénoncé l'absurde de la condition de l'homme corseté dans une morale de circonstances, dans des lois, dans des coutumes tissées par des siècles et qui l'obligent à des démarches qui ne le concernent pas. Poussant la rectitude intellectuelle à sa limite logique, il devait traquer « l'absolutisme historique qui fait se lever la cohorte ricaneuse de ces petits rebelles, graines d'esclaves qui finissent pas s'offrir aujourd'hui sur les marchés de l'Europe, à n'importe quelle servitude », ce qui lui avait attiré la hargne de ces socialistes en dentelles, véritables « Rastignac » de la politique, qui ne lui pardonnaient pas d'avoir refusé de porter le harnais.

Il était leur mauvaise conscience, l'image de ce qu'ils auraient pu être si leur appétit eût été moins exigeant.

L'« Homme Révolté » d'abord, le Prix Nobel ensuite, sa disparition enfin, ont été les occasions qui permirent à ces personnages aux mains blanches, qui prétendent parler au nom du prolétariat, de déverser un peu de leur fiel.

Mais pour les ouvriers Albert Camus restera l'écrivain qui, le premier, s'est élevé contre l'oppression coloniale en Algérie. La « solution brésilienne », qui fut la sienne, fusion des races dans l'indépendance, et qui tenait compte de l'apport culturel, vint certes trop tard et, conscient de son impuissance à faire triompher « la mesure qui féconde la révolte » comme certains d'entre nous, il assistait atterré au déchaînement d'une sauvagerie où les coupables et les innocents ne sont plus délimités par des frontières, de races, de religions, de culture !

Pour les ouvriers, Camus restera l'écrivain qui n'avait jamais cessé de dénoncer les crimes du fascisme en Espagne, du stalinisme en Hongrie, du racisme aux Etats-Unis.

L'espoir qui permet à l'homme de porter le fardeau, Albert Camus le plaçait dans « le syndicat et la commune », dans « la profession et le village ». Il était aussi loin d'une morale pure sans réalisme que d'un réalisme sans morale. « C'est pourquoi le verbiage humanitaire n'est pas plus fondé que la provocation cynique », écrivait-il dans des pages que Bourdieu, Sartre ou leurs amis se sont bien gardés de citer.

Albert Camus, qui au-dessus de tout plaçait l'esprit d'équipe, était notre camarade. Son amitié, qui n'a jamais supposé une adhésion entière à toutes les solutions que nous proposons aux hommes, ne s'est jamais relâchée. Sa présence, dans nos manifestations, ses contacts avec quelques-uns d'entre nous aux heures difficiles en font foi.

Nous conserverons le souvenir de l'homme, de l'écrivain, du philosophe qui « refusa de diviser » la révolution césarienne qui préfère un homme abstrait à un homme de chair » pour se ranger aux côtés du révolté « qui butte inlassablement contre le mal, à partir duquel il ne lui reste qu'à prendre un nouvel élan ».

La Rédaction du M. L.

P.S. — Les phrases entre guillemets sont extraites de l'œuvre d'Albert Camus.

SUR UNE ACTIVITÉ D'ALBERT CAMUS

PARLER de Camus est difficile, tant notre peine est grande. Pourquoi ajouter à tout ce qui a été dit par les vrais amis... et les autres ?

Tout simplement parce que je sais, pour l'avoir jugé personnellement, combien Camus, sentiments dans les yeux, dans l'importance à l'estime des militants anarchistes et de la Révolution prolétarienne.

Dire notre douleur de sa disparition, de notre désarroi de savoir qu'il ne sera plus là pour penser comme nous — nous de penser comme lui — ne peut être notre propos.

Ne vaut-il pas mieux parler d'une action peu connue ? En août 1948, la Révolution prolétarienne publiait un appel « Europe-América ».

Placés devant les deux courants qui entraînent les hommes vers le pouvoir soviétique ou vers la puissance américaine, nombreux sont ceux qui se sont, malgré eux, résignés à la passivité. Les socialistes et les démocrates indépendants ne se sentent pas assez de la volonté, de la fermeté de résistance ou ne croient pas en leur efficacité. Notre but est de combattre cet état d'esprit de découragement.

Nous voulons avant tout montrer aux Européens non conformistes qu'ils ne sont pas seuls, et que certaines conceptions générales de liberté et de justice sociale restent pour nous un terrain commun.

Nous espérons créer une atmosphère dans laquelle une nouvelle conception politique pourra se développer, dans laquelle un sincère échange d'idées et une confrontation des divergences seront possibles.

Nous nous sommes rassemblés sur la base suivante :
1) Nous considérons le stalinisme comme le principal ennemi en Europe ;
2) Nous voulons aider toutes les tendances visant à la formation d'une nouvelle « gauche » qui soit indépendante à la fois des gouvernements soviétique et américain ;

par Roger LAPEYRE

3) Notre principal objet est la libre communication entre intellectuels américains et européens — c'est-à-dire l'instauration de ce qu'Albert Camus appelle une « communauté de dialogue ». Ce que nous proposons pour l'Europe d'aujourd'hui n'est pas un programme spécifique quelconque, mais un nouvel examen des problèmes politiques selon les méthodes de la controverse et de la discussion.

Le 5 novembre 1948, j'étais en relations avec Camus. Prenant les idées générales du manifeste Europe-América, il fut admis que sous le vocable « Groupe de liaisons internationales », l'action interviendrait sur deux plans bien définis :

— échange d'informations ;
— réalisation fut immédiate.

Autour de Camus se groupèrent ses amis : Jean Bloch-Michel et Gilbert Sigaux.

Et tout de suite nous rejoignîmes Gilbert Walusinski, Denise Wurmer, Daniel Martinet, Nicolas Lazarewitch, Henriette Pion, Charles Cordier, Georges Courtinat, etc.

Un manifeste fut établi et ce n'est pas sans émotion que je reprends les projets plusieurs fois remaniés ; j'entends toujours Camus dire : « Arrivons-nous à bien nous faire comprendre ? ».

Qu'il soit permis de reproduire une partie de cet appel, qui comprend de nombreuses touches personnelles de notre ami :

« Contre ces menaces (l'idéologie stalinienne et la technocratie américaine) qui ont la dimension du monde lui-même et de l'homme tout entier, qui par leur mesure même jettent les individus dans le découragement, qui se répètent à travers des propagandes meurtrières ou avilissantes, à l'aide des mystifications les plus scandaleuses, et qui simplifient au gré des

souffrances et des destructions qui couvrent aujourd'hui un monde épuisé, il nous a semblé que nous ne pouvions pas faire plus que de constituer, par-dessus les frontières, des îlots de résistance où nous tenterons de maintenir, à la disposition de ceux qui voudront, les valeurs qui rendent un sens à la vie. Ce sont les « grains sous la neige » dont parle Silone.

Il s'agit donc de grouper, à travers le monde, quelques hommes conscients, travailleurs intellectuels et ouvriers, jusqu'ici isolés, désormais réunis dans une action de résistance limitée, mais irréductible. Cette action ne peut s'accompagner d'excessives illusions, mais elle sera soutenue par notre certitude d'exprimer en même temps la résistance beaucoup plus vaste où se retrouvent au silence les foules d'Europe, de Russie et d'Asie, et les opposants américains.

C'est dans cet esprit que nous voulons agir sur deux plans bien définis :

1) Une amitié internationale concrète, exprimée par une entraide matérielle, mais non bureaucratique, aussi large qu'il sera possible. Cette entraide sera spécialement réservée aux victimes des tyrannies totalitaires. La règle de chaque groupe sera de s'aider par lui-même avant qu'il ne soit possible de réagir contre l'esprit de facilité qui consiste aujourd'hui à préférer à son propre travail la gêne d'un autre.

2) La constitution d'un bureau d'information où nos différences seront confrontées, où nous tenterons de réunir des informations vraies, de faire connaître en Europe l'existence des non-conformistes américains et de leur opposer, de pester sur l'opinion publique des Etats-Unis pour qu'il soit bien distingué entre les dirigeants soviétiques et le peuple russe lui-même, de rendre une voix en fin à tout ce qui, dans l'histoire déshonorée que nous vivons, donne à des millions de solitaires des raisons lucides et valables d'espérer d'autrui.

Cette tentative, dont nous fixons aussi les limites, est la seule, qui puisse nous justifier aujourd'hui, dans la mesure où elle suppose un style de vie et une lutte spontanée contre tous les conformismes et toutes les bureaucraties.

Il ne s'agit pas d'ajouter encore à la haine du monde et de choisir entre deux sociétés, bien que nous sachions que la société américaine représente le moindre mal. Nous n'avons pas à choisir le mal ; même le moindre. Nous n'avons pas non plus à renouer avec les valeurs nationales ou patriarcales. Nous avons seulement à donner une forme à la protestation des hommes contre ce qui les écrase, avec le seul but de maintenir ce qui doit être maintenu, et avec le simple espoir d'être un jour à notre place, les auteurs d'une meilleure construction.

L'aide matérielle fut effective pour des cas signalés. L'échec fut rapide en ce qui concerne les informations ; notre ambition était trop grande.

Mais plusieurs interventions — les unes publiques, les autres plus discrètes mais efficaces — permettent d'affirmer que nos efforts ne furent pas vains.

Notamment l'action du groupe de liaisons internationales et celle d'Albert Camus furent grandes pour tenter de sauver de la condamnation à mort par le Tribunal d'Ocana (Espagne), Enrique Marcos Nadal, militant de la C.N.T.

Ce n'est pas sans tristesse qu'un an après, très franchement, il fallut reconnaître que nous pouvions difficilement continuer sans vouloir nous tromper.

Puis-je affirmer que cette fin fut digne ; combien faut-il regretter de ne pas posséder l'acte de décès du groupe, rédigé en quatre ou cinq lignes par Albert Camus !

Si ce fut ensuite pour lui la très grande notoriété, il était toujours très près de ceux avec qui il se savait en parfaite communion d'idées.

Albert CAMUS et le SYNDICALISME RÉVOLUTIONNAIRE

M.M. Sartre, Bourdieu, Roy, Daniel et quelques autres s'interrogent, inquiets, sur la révolte de Camus « qui malgré la lucidité des analyses débouche sur le vide, exaltant finalement la révolte individuelle aux dépens de toutes révolutions... ».

Rassurons vite ces « bonnes âmes » auxquelles les pages que nous publions ci-dessous ont certainement échappé.

QUANT à savoir si une telle attitude (la défense de l'individu dans la révolution) trouve son expression politique dans le monde contemporain, il est facile d'évoquer, et ceci est un exemple, ce qu'on appelle traditionnellement le syndicalisme révolutionnaire. Ce syndicalisme même n'est-il pas inefficace ? La réponse est simple : c'est lui qui, en un siècle, a prodigieusement amélioré la condition ouvrière depuis la journée de seize heures jusqu'à la semaine de quarante heures. L'empire idéologique, lui, a fait revenir le socialisme en arrière et détruit la plupart des conquêtes du syndicalisme. C'est que le syndicalisme partait de la base concrète, la profession, qui est à l'ordre économique ce que la commune est à l'ordre politique, la cellule vivante sur laquelle l'organisme s'édifie tandis que la révolution césarienne part de la doctrine et y fait rentrer de force le réel. Le syndicalisme comme la commune est la négation, au profit du réel, du centralisme bureaucratique et abstrait. La révolution du XX^e siècle au contraire prétend s'appuyer sur l'économie ; mais elle est d'abord une politique et une idéologie. Elle ne peut, par fon-

tion, éviter la terreur et la violence faite au réel. Malgré ses prétentions elle part de l'absolu pour modeler la réalité. La révolte inversement s'appuie sur le réel pour s'échapper dans un combat perpétuel vers la vérité. La première tente de s'accrocher de haut en bas, la seconde de bas en haut. Loin d'être un romantisme, la révolte au contraire prend le parti du vrai réalisme. Si elle veut une révolution elle la veut en faveur de la vie, non contre elle. C'est pourquoi elle s'appuie d'abord sur les réalités les plus concrètes, la profession, le village, ou transparents l'être, le cœur vivant des choses et des hommes. La politique pour elle doit se soumettre à ces vérités. Pour finir lorsqu'elle fait avancer l'histoire et soulage la douleur des hommes elle le fait sans terreur, sinon sans violence et dans les conditions politiques les plus différentes.

Mais cet exemple va plus loin qu'il ne paraît. Le jour précédemment ou la révolution césarienne a triomphé de l'esprit syndicaliste et libertaire la pensée révolutionnaire a perdu en elle-même un contre-poids dont elle ne peut se déchoir, se priver. Ce contre-poids, cet esprit qui mesure la vie, est celui-là même qui anime la longue tradition de ce qu'on peut appeler la pensée solitaire et où, depuis les Grecs la nature a toujours été équilibrée au devenir. L'histoire de la première Internationale ou le socialisme allemand lutte sans arrêt contre la pensée libertaire des Français, des Espagnols et des Italiens est l'histoire des luttes entre l'idéologie allemande et l'esprit méditerranéen.

« L'HOMME REVOLTE »

L'APOLOGISTE de la RÉVOLTE

C'EST parlant de l'absurde qu'Albert Camus, dans un ouvrage magistral, a dressé le bilan des efforts de « Sisyphe pour hisser le rocher qui éternellement dévale au flanc de la montagne », de l'homme pour échapper à l'effacement ou le maintien de la nature des choses. Révolte métaphysique, l'homme continue à en être le véhicule et c'est la raison pour laquelle la révolte écarte le suicide ou peut conduire l'absurde et nie l'effacement.

par Maurice JOYEUX

L'homme est révolté, parce que seul l'homme n'accepte pas sa présence comme un fait achevé, définitif. Parce qu'il remet en question son comportement et le comportement des choses issues de la nature ou de la divinité. Seul l'homme peut porter la révolte, moteur de l'histoire. Pour qu'elle se poursuive, il est essentiel que l'homme continue à en être le véhicule et c'est la raison pour laquelle la révolte écarte le suicide ou peut conduire l'absurde et nie l'effacement.

La révolte métaphysique est la révolte absolue. Elle s'affirme dans Stirner qui balaye toutes les certitudes, et qui est « la négation de tout ce qui n'est l'individu et l'exaltation de tout ce qui l'exalte » pour se poursuivre à travers Nietzsche qui en dissèque l'instrument : le nihilisme. Puis elle débouche sur la révolte littéraire né avec Sade et qui, enjambant la révolte métaphysique, l'homme continue à en être le véhicule et c'est la raison pour laquelle la révolte écarte le suicide ou peut conduire l'absurde et nie l'effacement.

Albert Camus a très exactement situé la révolte littéraire, insolente, excentrique, exhibitionniste, stérile qui débouche sur le conformisme et pour laquelle l'homme est objet d'expérience sociale ou anarchiste. Varlet en tête, ont bien vu que le romantisme, trouva est l'illustration majeure. Le surréalisme lui-même, dont la révolte est d'une autre qualité, devra pour échapper à cette fatalité rejoindre la révolte historique ou il s'écartiera entre ces pôles qui constamment s'attirent puis se repoussent : la liberté et l'effacement (1).

La révolte historique qui enfante la révolution est la suite logique de la révolte métaphysique. La révolte était innocente, refus d'accepter ou plutôt négation de la condition imposée, exaltation du droit ! La révolution est l'effort pour imposer « l'homme en face de ce qui le nie ». La révolte est mouvement, la révolution insertion de ce mouvement dans l'histoire. « La révolte tue les hommes qui s'opposent au bon droit », dit Camus, la révolution

détruit les hommes et les principes, c'est la raison, ajoutait-il, pour laquelle on peut dire qu'il n'y a pas encore eu de véritable révolution dans l'histoire ».

Et c'est peut-être à cet instant du cheminement de sa pensée que l'écrivain se trouve le plus près de la philosophie libertaire. Il en tire rapidement la conclusion qui s'impose en écrivant : « La révolution est incompatible en sens direct », car tout gouvernement trouve sa plénitude dans le fait d'exister, accaparant les principes plutôt que de les détruire, tuant les hommes pour assurer la continuité du césarisme !

« Mais tuer les hommes ne mène à rien qu'à tuer encore. Pour faire triompher un principe, c'est un principe qu'il faut abattre. Et au terrorisme d'Etat, arme du gouvernement révolutionnaire, la révolte, « qui se veut la révolution en faveur de la vie », oppose la mesure » qui garantit l'innocence du meurtrier qui assure la responsabilité de l'acte devant l'histoire (2).

Le cycle est bouclé ! La révolte définit, ses limites tracées ! Elle est l'état naturel de l'homme placé devant l'absurde. Elle a l'innocence que confère le droit. Elle se refuse à ériger le meurtre en principe de gouvernement. Elle est réaliste en ce sens qu'elle oppose la condition du mouvement, la vie à l'abstraction politique. Elle dénonce la prophétie. Elle nie Dieu ! Pour elle, l'homme est tout et les moyens doivent plier devant son exigence !

C'est parce que le révolté ne peut se détourner du monde que la révolte trouve son prolongement dans la révolution « qu'elle protège de la violence systématique, du calcul, du mensonge, du silence imposé ». Leur rapport est total ou alors la mystification commence et la révolution devient césarienne.

Dans les dernières pages de son ouvrage, pages dont nous publions quelques extraits, Albert Camus voit dans le syndicalisme libertaire le prolongement naturel de la révolte. En cela encore, il nous fait rejoindre l'auteur de « L'Homme révolté », livre sur lequel la presse est passée rapidement, qui est trop peu lu dans les milieux ouvriers et qui a le mérite de nous ouvrir les yeux sur notre comportement. C'est une bible pour le révolutionnaire. A sa parution, il souleva la colère des clercs, constructeurs de systèmes abstraits où ils entendent faire penser l'homme à coups de pied au cul. Une seule phrase explique cette colère : « matérialistes dont le fauteuil est toujours dans le sens de l'histoire ». Cette phrase de Camus, nous n'hésitons pas à la reprendre à notre compte.

« Les hommes ne sont jamais bien morts que pour la liberté : ils ne croyaient pas alors mourir tout à fait ».

(1) C'est là qu'est née la querelle entre Camus et les surréalistes, particulièrement chaotiques lorsqu'on touche à leurs mythes.

(2) Thème repris et développé dans « Les Justes ».

ils ne croyaient pas alors mourir tout à fait ».

(1) C'est là qu'est née la querelle entre Camus et les surréalistes, particulièrement chaotiques lorsqu'on touche à leurs mythes.

(2) Thème repris et développé dans « Les Justes ».

ils ne croyaient pas alors mourir tout à fait ».

(1) C'est là qu'est née la querelle entre Camus et les surréalistes, particulièrement chaotiques lorsqu'on touche à leurs mythes.

(2) Thème repris et développé dans « Les Justes ».

ils ne croyaient pas alors mourir tout à fait ».

(1) C'est là qu'est née la querelle entre Camus et les surréalistes, particulièrement chaotiques lorsqu'on touche à leurs mythes.

(2) Thème repris et développé dans « Les Justes ».

ils ne croyaient pas alors mourir tout à fait ».

(1) C'est là qu'est née la querelle entre Camus et les surréalistes, particulièrement chaotiques lorsqu'on touche à leurs mythes.

(2) Thème repris et développé dans « Les Justes ».

ils ne croyaient pas alors mourir tout à fait ».

(1) C'est là qu'est née la querelle entre Camus et les surréalistes, particulièrement chaotiques lorsqu'on touche à leurs mythes.

(2) Thème repris et développé dans « Les Justes ».

ils ne croyaient pas alors mourir tout à fait ».

(1) C'est là qu'est née la querelle entre Camus et les surréalistes, particulièrement chaotiques lorsqu'on touche à leurs mythes.